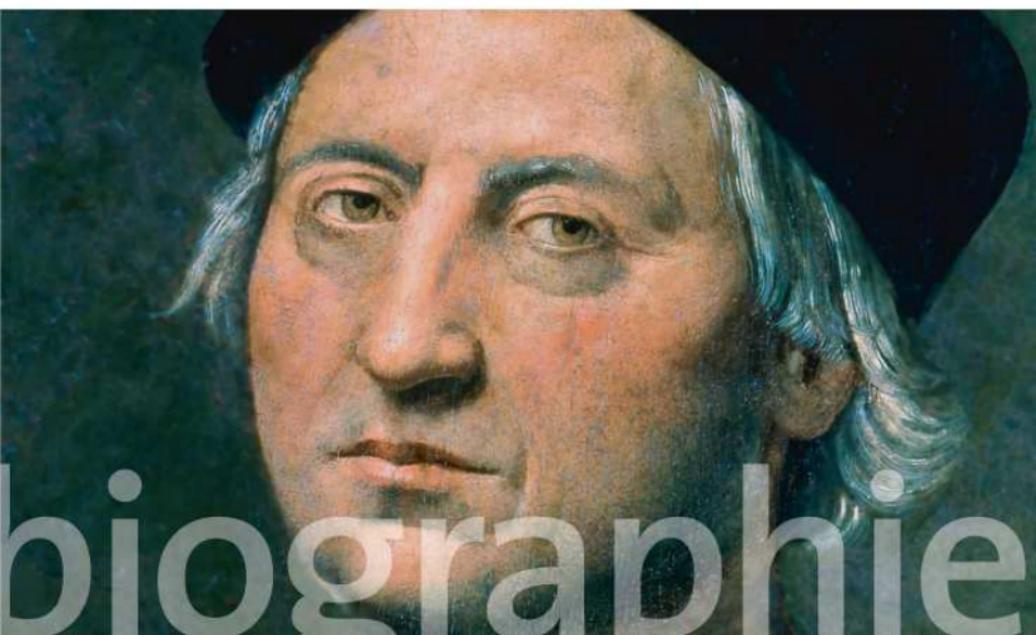


Christophe Colomb

par Marie-France Schmidt

INÉDIT



folio
biographies

Extrait de la publication

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

Christophe Colomb

par

Marie-France Schmidt

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

Agrégée d'espagnol, licenciée de portugais, maître de conférences honoraire à l'université de Paris-IV Sorbonne, Marie-France Schmidt a enseigné la langue, la littérature et la civilisation espagnoles. Elle est l'auteur des traductions de Pedro Calderón de la Barca dans la collection « Bibliothèque de la Pléiade » aux éditions Gallimard (dans le volume *Théâtre espagnol du XVI^e siècle*, vol. 2, 1999), de deux biographies — *Ignace de Loyola* (Le Rocher, 2000), *La Duchesse d'Albe* (Albin Michel, 2006) — et d'un roman historique, *Moi Chimène, l'épouse du Cid* (Albin Michel, 2006). Elle a aussi publié en 2009 dans la collection « Folio biographies » un livre sur Francisco Goya.

Avant-propos

Christophe Colomb suscite encore les passions les plus contradictoires autour de sa vie et de sa célèbre découverte des Amériques.

Des zones d'ombre et de mystère jalonnent maintes étapes de son itinéraire existentiel, à commencer par les incertitudes qui planent sur la date et le lieu de sa naissance. L'éventuelle origine juive de Colomb semble ancrée dans certains esprits qui l'associent à des circonstances historiques, l'année 1492, qualifiée d'« admirable¹ », symbolisant en même temps la fin de la Reconquête espagnole sur les Maures et l'expulsion des Juifs.

L'idée de mission qui habite le Découvreur Colomb est favorisée d'abord par sa culture scientifique et religieuse. Elle l'accompagne tout au long de ses quatre voyages et se poursuit au-delà, à travers l'élaboration de son *Livre des prophéties*, et la perspective quasi mystique de la conquête de la Terre sainte.

Colomb fait preuve d'une exaltation nourrie paradoxalement par une confiance ingénue en l'Homme, génératrice de déceptions, et par un

attrait indéfectible pour les richesses fabuleuses des terres à découvrir.

Une dévotion presque simpliste, encore médiévale, alliée à une curiosité propre à la Renaissance pour les sciences exactes — astronomie, cartographie, géométrie, géographie —, incite Colomb à mettre au service d'un État une entreprise risquée, sans faire abstraction de sa notoriété personnelle et de sa prospérité économique.

Cet homme, qui se croit investi d'une mission quasi divine, ne mesure peut-être pas les limites de son ambition, freinée par sa propre faiblesse et la cruauté de ses semblables. L'« Amiral de la Mer Océane » s'est efforcé pourtant de compenser l'étendue de ses déconvenues par l'héritage qu'il lègue aux siens et aux navigateurs explorateurs et conquérants qui lui ont succédé.

La famille de Colomb.

De la paysannerie à l'artisanat

Giovanni Colombo, grand-père du Découvreur, a vu le jour, dans les premières années du xv^e siècle, dans un village de la montagne ligure, à l'écart des grandes voies de communication. Les hameaux étaient disséminés sur les escarpements de cette terre ingrate, et le sol, où alternaient bois de châtaigniers et quelques pâturages destinés aux ovins, n'était guère favorable à l'agriculture.

Dans ce monde clos, où les paysans n'avaient pas d'avenir, Giovanni Colombo et les siens entament une première migration qui les conduit à Quinto, petite bourgade côtière de pêcheurs et de jardiniers.

En 1429, Domenico, le futur père de Cristoforo, entre à onze ans comme apprenti chez un tisserand de drap de laine, où pendant cinq ans l'enfant devenu adolescent reçoit contre son travail le vivre et le couvert. Au bout de dix ans, Domenico franchit les échelons de sa corporation, et ce maître expérimenté acquiert une aisance qui lui permet d'engager à son tour un apprenti tisserand proche du village de Quinto.

Le travail de la laine, introduit à Gênes au siècle

précédent, a prospéré et essaimé sur toute la côte ligure. Les matières premières de qualité médiocre, venues de Catalogne, de Majorque, de Provence et même d'Afrique du Nord, ont été remplacées par les laines du Brabant. Les artisans, installés à Gênes et dans les environs, rivalisent désormais avec les Florentins dans la fabrique et le marché du drap.

Domenico Colomb a fait son chemin, si bien qu'entre 1440 et 1445 la maison qu'il a louée avec ses terres en dehors des murailles de la cité de Gênes est cédée moyennant un bail emphytéotique, avec obligation pour le tenancier d'aménager la propriété. Le capital dont il dispose, grâce à cette opération financière, lui permet de s'établir dans une demeure avec sa terre dans les faubourgs de la cité.

En 1445, il y rencontre la fille d'un tisserand, Susana Fontanarossa, et l'épouse. Trois ans plus tard, Domenico et son frère Antonio ont fait prospérer l'entreprise familiale de telle sorte qu'ils peuvent assurer à leur sœur Bastina une dot lors de son mariage.

À partir de 1447, la famille Colomb fait l'objet d'une protection particulière de la part des autorités génoises. Outre son métier de tisserand, auquel il ajoute un emploi épisodique de jardinier, Domenico est chargé par le doge Fregoso de garder la porte d'Olivella sur les fortifications de Gênes. Cette fonction subsidiaire et honorable lui vaut un salaire de 7 livres par mois « pour lui et ses compagnons¹ ».

La naissance de Cristoforo se situe entre le 25 août et le 31 octobre 1451. Si d'éventuels frères

et sœurs ont pu précéder l'arrivée en ce monde de Cristoforo, aucun document toutefois ne l'affirme. En revanche, les enfants nés après lui sont nombreux : on relève le nom de Bartolomeo (Bartolomé) peu après, et celui d'une fille prénommée Bianchietta. Puis viendront Giovanni et Giacomo.

Selon toute probabilité, Cristoforo aurait vu le jour à Gênes, mais les hypothèses sur le lieu de sa naissance vont bon train, d'aucuns aujourd'hui encore le faisant naître en Catalogne, ou à Majorque, en Corse à Calvi, et même au Portugal. La supposée origine juive du futur navigateur est liée à sa naissance : certains le déclarent issu d'une famille catalane qui aurait été expulsée à Gênes où elle se serait convertie au christianisme. Son esprit d'entreprise épris d'universalité — qui lui permettra d'être un visionnaire —, son acharnement à être reconnu, alors que les Juifs de son temps sont persécutés, plaident aussi en faveur de ses origines juives. Des témoignages des Colomb au moment de la Découverte, comme nous le verrons, accèdent à la thèse d'une origine génoise. Le débat est loin d'être clos...

L'enfance et l'adolescence.

La famille à Savone.

Premières aventures maritimes

L'enfance de Christophe Colomb demeure, aujourd'hui encore, très mystérieuse. Il semble que ce fils de cardeur de laine ait été d'emblée fasciné par la contemplation de la mer lors de la migration de la famille à proximité de Gênes. On peut aisément imaginer l'enfant face à l'immensité de la Méditerranée, où nulle terre ne surgit à l'horizon, rêvant de départs, de voyages, de lointains. Il n'envisage certes pas encore d'être un navigateur, mais les premières impressions d'un enfant face à la mer se doublent toujours d'un sentiment d'infini.

Il a sans doute fréquenté l'école pour s'initier à l'écriture, à la lecture, au calcul, et a même appris le latin qui donne la possibilité de connaître bientôt les textes des Anciens et d'apprécier tout particulièrement ceux de Sénèque. Mais il découvre également les auteurs grecs, tel Aristote, grâce à des traductions. On peut admirer que ce petit-fils de paysan s'adonne aux belles-lettres et soit déjà un humaniste...

Selon certaines sources, il aurait entrepris pendant un temps des études universitaires, puis, par

manque de moyens financiers, serait revenu dans l'atelier de son père pour l'aider dans le cardage de la laine. Il est étonnant, à cette époque, qu'un fils ne suive pas la même voie. Christophe Colomb n'est pas un rebelle mais un original.

À la lumière de la partie mieux connue de sa vie, on note qu'il ne parle pas l'italien, puisque la plupart de ses écrits et correspondances sont rédigés en castillan et plus rarement en latin. Il semble avoir rompu assez tôt avec son milieu : il n'a en effet plus jamais rendu visite à son père Domenico et ne l'a pas entretenu de ses projets d'expéditions.

Des premières années de Christophe on ne connaît que ce qui concerne directement le métier de son père. Ainsi, en 1452, Domenico voit sa charge de gardien de la porte d'Olivella maintenue par le nouveau doge qui appartient encore à la famille des Fregosi. Trois ans plus tard, le père de Christophe acquiert une seconde maison plus grande que la précédente, ce qui prouve que sa fortune s'est accrue.

En 1464, les Fregosi perdent le pouvoir à Gênes et sont remplacés par les Sforza. Sans doute Domenico, qui faisait partie de la clientèle du doge précédent, a-t-il eu à souffrir de ce changement, et l'on peut s'interroger sur son maintien à son poste de gardien.

On perd la trace de la famille Colomb jusqu'en 1470, date à laquelle Domenico et les siens émigrent à Savone. Il s'avère que les conditions de travail pour le drapier sont plus favorables. L'évolution de la politique génoise est probablement à l'origine de ce déménagement. Mais la situation de

Christophe ne change guère puisqu'il reste au service de son père comme apprenti.

Six mois après l'arrivée des Colomb à Savone, Domenico est emprisonné par erreur. Heureusement, le juge des délits s'en rend compte et libère le détenu. Ce dernier, qui a manifestement besoin d'argent, réussit à vendre une terre dans un autre bourg. L'année suivante, c'est au tour de son épouse de ratifier devant notaire la cession d'un domaine, où étaient intéressés, sur les neuf parents cités, cinq portant le nom de Fontanarossa.

Domenico, selon d'autres sources, accomplit le métier de chef d'entreprise qui emploie artisans et compagnons dans la confection de drap, à plusieurs stades de fabrication, et cumule ce travail avec celui de tavernier. En 1472 et 1473, il signe des reconnaissances de dettes pour l'achat de laines à Safi, au Maroc, et il devient maître drapier avec atelier et boutique. Le 12 mars 1473, il figure officiellement sur la liste des tisserands de Savone travaillant la laine.

Pendant ce temps, Christophe ne se contente pas de travailler chez son père, mais cultive des relations qui l'éloignent progressivement de l'existence sédentaire d'apprenti drapier. Il se lie d'amitié avec Michel Cuneo, qui rêve comme lui d'aventures maritimes, et va l'accompagner lors de sa deuxième expédition aux Amériques en 1493.

En effet, le jeune homme est d'emblée fasciné par le spectacle offert par l'activité du port de Gênes et guette l'occasion de s'embarquer. S'embarquer ! Partir à l'aventure ! C'est le propre de tous les jeunes gens, mais Colomb ne songe pas encore à la

découverte de terres inconnues : ce qu'il veut, c'est fuir un destin de drapier qui ne lui plaît guère. On songe ici à la belle phrase de François Mauriac, dans *Les Chemins de terre* : « La vie de la plupart des hommes est un chemin mort et ne mène à rien. Mais d'autres savent, dès l'enfance, qu'ils vont vers une mer inconnue. Déjà l'amertume du vent les étonne, déjà le goût du sel est sur leurs lèvres — jusqu'à ce que, la dernière dune franchie, cette passion infinie les soufflette de sable et d'écume. Il leur reste de s'abîmer ou de revenir sur leurs pas¹. »

Selon certaines sources, une première opportunité lui est fournie par une expédition à Tunis. Celle-ci se situe dans le contexte d'un soulèvement en 1472 de la Catalogne contre le roi d'Aragon, René d'Anjou, protégé par la France. Le roi de Naples se range du côté des révoltés, tandis que les autorités génoises restent favorables à l'Aragon, position partagée par la famille de Domenico Colomb.

Christophe Colomb aurait participé au siège de Barcelone lors de ce conflit, et aurait été chargé par le roi d'Aragon de conduire une nef à Tunis pour s'emparer d'une galéasse ennemie. Mais, parvenu en Sardaigne, Christophe Colomb et ses gens constatent qu'ils ont affaire à quatre navires ennemis : deux nefes et une caraque se sont jointes à la galéasse.

Les marins jugent imprudent de poursuivre l'entreprise et décident de mettre le cap sur Marseille. Le futur Amiral, cependant, feignant d'adhérer à leur souhait, profite de l'inadvertance de ses compagnons, à la faveur de la nuit, pour modifier l'ai-

guille de la boussole, et le lendemain le navire se retrouve en vue de Tunis, Christophe ayant accompli sa mission.

Cette anecdote, racontée beaucoup plus tard par Christophe dans une lettre unique, semble d'authenticité douteuse : il est en effet étrange que le commandement d'un navire de guerre ait été confié à cet homme du peuple de vingt et un ans sans grande expérience maritime ni militaire. En outre, il est inexact qu'il ait pu modifier l'aiguille de la boussole. Tout au plus aurait-il été capable de changer la position de la carte par rapport à la boussole, mais cette opération ne pouvait tromper des marins expérimentés.

Christophe Colomb tire parti de cette aventure plus ou moins fabuleuse pour faire valoir sa capacité à ruser, et la précocité d'un savoir-faire qu'il ne possédait sans doute pas.

En revanche il est avéré qu'il quitte sa famille en 1473 en tant que commis d'un marchand génois, et vogue vers l'île de Chios, « plaque tournante commerciale entre le monde chrétien et le monde turc² ». Il est chargé d'aller négocier des achats de mastic et des ventes de drap pour le compte de négociants génois dont les noms vont être également associés à la découverte des Amériques : Di Negro, Centurione, et autres Spinola. Il s'agit là de son premier voyage maritime auquel il devait faire allusion bien plus tard dans ses *Relations* d'outre-Atlantique.

Alors qu'il ne possède que des connaissances limitées en matière de navigation, Christophe Colomb sillonne au départ toute la Méditerranée au cours

des années 1474-1475. Les îles du Dodécanèse, les rivages de Berbérie, de Sardaigne, de Sicile, de Catalogne et de Marseille n'ont plus de secrets pour lui. Colomb a vite, très vite appris l'art de la navigation — preuve de sa curiosité et de son intelligence. Tout l'intéresse, tout l'interpelle. C'est un être ouvert, passionné, rien ne le laisse indifférent, de la vie des hommes et de la marche du monde.

Si les Génois et les Espagnols de l'est de la péninsule Ibérique font partie des commerçants les plus en vue du Bassin méditerranéen, ce sont les Portugais qui s'affirment depuis le début du xv^e siècle en pionniers de l'exploration maritime. La prise de Ceuta, aux confins du Maroc, par leur flotte, en 1415, leur ouvre les marchés de l'or vers le sud lointain de l'Afrique. En 1444, ils parviennent jusqu'au Cap-Vert et à l'embouchure du Sénégal. L'année suivante, ils entraînent dans leur sillage les Vénitiens et les Génois le long des côtes de la Gambie. En 1472 enfin, alors que Christophe Colomb est déjà tenté par l'aventure maritime, deux caravelles portugaises parviennent au-delà du Niger. Toutes ces expéditions s'accomplissent dans un double but : découvrir de nouveaux rivages et échanger avec les indigènes des pacotilles contre de l'or.

En 1476, une coïncidence d'abord fâcheuse permet à Christophe Colomb de nouer un premier contact avec le Portugal. Tandis qu'il se trouve, comme à l'accoutumée, sur un bâtiment génois au large du cap Saint-Vincent, sur la côte Atlantique, son navire est pris en chasse par des corsaires français : le Portugal, allié de la France, est en effet en

guerre contre la Castille et l'Aragon, alors que Gênes reste à l'écart du conflit.

Une bataille s'ensuit à l'issue de laquelle des incendies ravagent trois bateaux génois. Celui où se trouve Christophe Colomb sombre. Le jeune homme rejoint la côte à la nage. Parvenu près du port de Lagos, en Algarve, il est recueilli par des pêcheurs. Cette simple indication confirme la robustesse et le courage de Colomb.

Il engage alors des relations avec les membres de l'académie de Sagres fondée par Henri le Navigateur au début du siècle, où sont formés marins, cartographes et savants. Durant son bref séjour, il écoute probablement avec intérêt des récits de marins qui dépeignent l'Océan comme une « Mer des Ténèbres » infranchissable et fixent les limites de la terre à l'ouest, à la presqu'île africaine de Bojador, découverte en 1433, alors qu'Henri le Navigateur dirigeait encore les expéditions lusitaniennes. Voici un trait essentiel du caractère de Colomb : il ne craint rien, force la porte des Grands et n'hésite pas à parler d'égal à égal avec eux.

Le prince portugais a fait en outre venir de Majorque maître Jacobo, un mathématicien expert en navigation, habile cartographe et constructeur d'instruments nautiques. Les Majorquins avaient d'ailleurs précédé les Portugais dans ce domaine dès le XIII^e siècle par l'établissement de portulans déjà bien élaborés, et maître Jacobo avait un temps présidé l'académie de Sagres. Henri le Navigateur nourrissait déjà le projet de faire le tour de l'Afrique.

Colomb, muni de toutes ces informations, quitte Lagos pour Lisbonne où est installée une communauté génoise dont fait partie son frère puîné Bartolomé. Ce dernier travaille justement dans une librairie spécialisée dans la cartographie maritime et initie son aîné aux secrets de cette science.

Mais l'esprit curieux du futur Découvreur le pousse aussi à se promener sur le port, où il assiste précisément en cette année 1476 à l'arrivée des flottes du continent noir avec leurs contingents d'esclaves et leurs caisses de paillettes d'or, sans compter d'autres marchandises comme les épices, piments, cannelle, clous de girofle, noix de muscade, poivre, fruits exotiques, etc. Comment ne pas être fasciné par cette profusion de richesses inestimables, par toutes ces odeurs, toutes ces couleurs, cet exotisme qui constituent avant tout un formidable dépaysement ?

L'année suivante, en février, il participe à une expédition commerciale qui s'aventure dans le Grand Nord jusqu'en Islande et peut-être même au Groenland. Plus tard, son fils Fernando lui prête sa plume, et Christophe démythifie la fameuse île de Thulé, passage obligé de cet itinéraire, en fournissant des renseignements techniques sur sa situation. Le contenu de celles-ci prouve qu'il s'intéresse déjà aux cartes de navigation :

Je poussai en naviguant jusqu'à cent lieues au-delà de l'île de Thulé, qui est éloignée de soixante-quatorze degrés de la ligne équinoxiale. En cette île, les Anglais, notamment ceux de Bristol, vont porter leurs marchandises. À l'époque où je m'y trouvai, la mer n'était point prise par les glaces, il y avait des marées si fortes que, sur certains points, elles atteignaient jus-

qu'à 26 brasses [...]. J'ai séjourné dans la forteresse de Saint-Georges, au nom du roi de Portugal, qui est située sur la ligne équinoxiale, et je puis attester que ces régions ne sont nullement inhabitables, comme certains ont voulu le prétendre³...

De retour à Lisbonne, il envisage de s'y installer, après son frère Bartolomé. Tout en restant un agent commercial au service de ses compatriotes, il a l'intention lui aussi de gagner sa vie en établissant des cartes de navigation et en vendant des livres imprimés. En 1478, après un voyage commercial à Madère, en Guinée et à Gênes, il revient à Lisbonne afin de négocier un chargement de sucre pour le compte de la maison Di Negro. Parce qu'il ne reçoit pas à temps le prix du fret et de la marchandise, sa mission est un échec. L'année suivante, il doit se rendre à nouveau dans sa ville natale pour témoigner devant la justice.

Entre-temps, Colomb, nourri de lectures, d'observations et de rencontres, n'a cessé de réfléchir à la configuration du cosmos. Il a acquis une certaine expérience au cours de ses voyages maritimes qui lui permet de connaître le rôle d'horloges assumé par les étoiles en matière de navigation, en particulier celui de l'étoile Polaire, comme l'attestent quelques pages de son *Journal de bord*. Il n'ignore pas non plus l'importance des éclipses pour déterminer la longitude.

La certitude de la rotondité de la Terre et le doute que provoque en lui une affirmation des savants sur la prétendue existence dans des mers lointaines de monstres et d'une eau en ébullition le poussent à présenter spontanément un premier

Impression Maury-Imprimeur
45330 Malesherbes
le 28 avril 2011.
Dépôt légal : avril 2011.
Numéro d'imprimeur : 110000/1.
ISBN 978-2-07-039981-9./Imprimé en France.



Christophe Colomb

Marie-France Schmidt

Cette édition électronique du livre
Christophe Colomb de Marie-France Schmidt
a été réalisée le 30 mai 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070399819).

Code Sodis : N49857 - ISBN : 9782072449154.

Numéro d'édition : 169019.